**Lire et interpréter la Bible en Église**

**La violence de Dieu**

**Ouvrir le livre**

Pour les croyants, Juifs ou chrétiens, la Bible est beaucoup plus qu’un simple livre ; elle est le livre de la Révélation. Livre multiple[[1]](#footnote-1), constitué d’ouvrages rédigés durant plus de mille ans et appartenant à des genres littéraires différents : mythes, récits historiques, recueils prophétiques, sentences proverbiales, prières, etc., la Bible est en effet un livre unique[[2]](#footnote-2) qui rend compte de l’initiative d’un Dieu venu à la rencontre de l’humanité pour que, dans un bouleversant dialogue, elle le reconnaisse comme son Créateur et Sauveur en même temps qu’elle découvre sa place unique dans son dessein d’Amour, et accède au bonheur qu’il veut pour elle.

En effet, si les textes bibliques sont habités par la Révélation d’un Dieu qui, selon la belle expression du Père de Lubac, s’est « dit dans l’histoire des hommes », c’est bien pour qu’en le découvrant dans sa Vérité, l’humanité découvre sa propre Vérité. En ce sens, la Révélation biblique est inséparablement Révélation sur Dieu et Révélation sur l’humanité, chacune se faisant à travers l’autre, dans l’épaisseur de l’autre.

Faut-il le rappeler ? Les livres de la Bible n’ont pas été dictés comme le Coran, mais ils sont l’œuvre de multiples rédacteurs humains, inspirés par Dieu. Car si les livres bibliques « enseignent la vérité que Dieu pour notre salut a voulu voir consignée dans les Lettres sacrées », il est tout aussi vrai, toujours selon les mots du Concile Vatican II, qu’à cette fin il « a choisi des hommes, qu’il a pris dans l’usage de leurs qualités propres et de leurs capacités. Ainsi il a agi en eux et par eux afin qu’ils écrivent en qualités d’auteurs véritables, tout ce que Lui-même voulait et seulement cela » (*Dei Verbum* III. 11).

Le fait que ce soient de « vrais auteurs », marqués par le monde dans lequel ils vivaient, a pour conséquences que nombre des textes bibliques ne sont pas d’un abord facile, et que l’on peut être parfois choqué par certains récits ou certains passages de la Bible. S’impose alors un nécessaire travail de décryptage entre la Vérité de la Bible, reconnue comme Parole divine dans ce qu’elle dit de l’existence humaine, de notre relation à Dieu et aux autres, des questions qui, depuis toujours, habitent l’humanité, ou des dangers qui la menacent, et les schémas culturels dans lesquels cette Vérité a été traduite par des rédacteurs qui appartenaient à un monde très éloigné du nôtre.

Pour illustrer ce nécessaire travail d’interprétation, j’évoquerai maintenant les textes bibliques qui évoquent la violence de Dieu.

 **Un Dieu violent**

S’il est des pages de la Bible que l’on a du mal à lire, c’est bien celles qui évoquent la violence de Dieu ou des violences commises au nom de Dieu. Un Dieu qui ordonne de tuer les premiers-nés des Égyptiens, lors des fameuses plaies d’Égypte[[3]](#footnote-3). Un Dieu qui ordonne aux anciens esclaves libérés d’Égypte et dont il a fait son peuple de ne « laisser subsister âme qui vive et de vouer à l’extermination les populations chez qui ils arriveront[[4]](#footnote-4) » Un Dieu qui, par le biais de ses prophètes, prononcera des paroles d’une rare violence. Dans l’évangile de Luc, la conclusion de la parabole des talents a, elle aussi, de quoi heurter notre sensibilité : « Le roi dira : *‘*Quant à mes ennemis, ceux qui n’ont pas voulu de moi pour roi, amenez-les et égorgez-les en ma présence’[[5]](#footnote-5). » Enfin, il y a cette déclaration de Jésus : « N’allez pas croire que je suis venu apporter (litt. jeter) la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais bien le glaive[[6]](#footnote-6) » maintes fois citée par ceux qui rangent Jésus parmi les messagers divins violents.

Comment interpréter ces récits bibliques qui évoquent ou mettent en scène un Dieu violent ? Un Dieu qui ordonne de tuer les premiers-nés des Égyptiens, lors des fameuses plaies d’Égypte[[7]](#footnote-7). Et lorsque les esclaves libérés pénètreront dans leurs nouvelles terres, Josué appliquera, semble-t-il à la lettre, ce que Dieu lui a ordonné : « Lorsqu’il s’agira des cités de ceux des peuples que le Seigneur ton Dieu te donne en héritage, tu n’y laisseras pas subsister âme qui vive. Oui (…) tous, tu les voueras à l’extermination, ainsi que te l’a ordonné le Seigneur ton Dieu[[8]](#footnote-8). » Et n’attendons pas que Josué, ou l’un des Juges ensuite, exprime quelque compassion à l’adresse des populations qu’ils doivent exterminer ! Non, jamais on ne les voit manifester le moindre regret ou prendre la défense d’innocents qui vivaient jusqu’alors sur leurs terres en toute tranquillité. Le Dieu de la Bible serait-il donc violent ?

Dans l’évangile de Luc, la conclusion de la parabole des talents a, elle aussi, de quoi heurter notre sensibilité : « Le roi dira : *‘*Quant à mes ennemis, ceux qui n’ont pas voulu de moi pour roi, amenez-les et égorgez-les en ma présence. Enfin, il y a cette déclaration de Jésus : « N’allez pas croire que je suis venu apporter (litt. jeter) la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais bien le glaive[[9]](#footnote-9) » maintes fois citée par ceux qui rangent Jésus parmi les messagers divins violents. Comment interpréter ces récits bibliques qui évoquent ou mettent en scène un Dieu violent ?

***Tu as assassiné et, de plus, tu usurpes !***

Depuis le siècle dernier, de nombreuses tentatives de réponse ont été élaborées ; elles sont d’ordre littéraire, historique et théologique. Ainsi, du point de vue littéraire, on sait aujourd’hui que les textes de jugement, présents aussi bien dans l’Ancien que dans le Nouveau Testament, appartiennent à un genre littéraire qu’il faut apprendre à décrypter pour éviter de prêter à Dieu des sentiments trop humains. Cela concerne surtout la violence de certains oracles prophétiques qui a pour finalité de conduire leurs destinataires à reconnaitre le péché qui affecte leurs pratiques et leurs certitudes, et donc à se convertir. Mais si la violence des mots et des images est alors proportionnelle à celle des situations qu’ils dénoncent, leur message n’en est pas moins toujours tourné vers une espérance faite de miséricorde et de conversion[[10]](#footnote-10).

Concernant les récits de Conquête, il est acquis désormais que ces récits n'ont rien de très original, car, à l'époque de leur rédaction, il était habituel de représenter les divinités en train de combattre à la tête de leurs sujets. A partir de l’archéologie et d’une lecture approfondie du livre de Josué, on découvre cependant que les populations de Canaan et d’Israël ont longtemps cohabité, et qu’il n’y a pas eu de véritable conquête. Ce sont d’ailleurs deux interprétations, concernant l’arrivée des tribus en terre de Canaan, qui se côtoient dans ce livre: pour l’une, la victoire a été totale, et c’est tout le territoire qui a été conquis[[11]](#footnote-11); pour l’autre, Josué n’a pas conquis toute la Terre promise[[12]](#footnote-12). A partir de cette tension entre une description utopique de la conquête et une réalité beaucoup moins glorieuse, on conclut aujourd’hui que la rédaction des récits de conquête répondait à un objectif : face au danger que représentaient les puissances voisines, se créer un passé glorieux où rien n’avait pu résister aux troupes de Josué car le Seigneur Dieu guerroyait à leurs côtés.

Si cette relecture utopique du passé a conduit à une transformation du Dieu d’Israël en un Dieu aussi guerrier que l’étaient les divinités assyriennes et babyloniennes, on admettra la possibilité, par voie de conséquence, que la pratique du *hèrèm,* selon laquelle toute ville conquise devait être exterminée[[13]](#footnote-13), n'ait jamais été appliquée. Dans tous les cas, on l’aura compris, la présentation de la Conquête doit être contrebalancée par ces éléments littéraires, archéologiques et historiques, car la pire des erreurs serait de prendre ces récits à la lettre en faisant abstraction du contexte historique dans lequel ils ont été rédigés.

Si cette relecture utopique du passé a conduit à une transformation du Dieu d’Israël en un Dieu aussi guerrier que l’étaient les divinités assyriennes et babyloniennes, on admettra la possibilité, par voie de conséquence, que la pratique du *hèrèm,* selon laquelle toute ville conquise devait être exterminée (Jos 6,17-21), n'ait jamais été appliquée. Dans tous les cas, on l’aura compris, la présentation de la Conquête doit être contrebalancée par ces éléments littéraires et historiques, car la pire des erreurs serait de prendre ces récits à la lettre en faisant abstraction du contexte historique dans lequel ils ont été rédigés.

Concernant l’épisode de la libération d'Égypte, ce sont en réalité deux interprétations qui traversent l’ensemble du récit : celle où Pharaon est présenté comme responsable de ce qui arrive, puisque c'est lui qui refuse d'entendre Moïse et Aaron : « Mais le cœur de Pharaon s'endurcit et il ne les écouta pas, comme le Seigneur l'avait dit » (Ex 8,11.15b); et celle où c’est Dieu qui a l'initiative de l'endurcissement du Pharaon : « Le Seigneur endurcit le cœur de Pharaon » (Ex 10,20,27). Dans un cas, la violence est donc du ressort de Pharaon qui refuse d’écouter les messagers de Dieu et qui n'hésite pas à faire courir de terribles risques à son peuple. Dans l'autre, c'est le Seigneur qui apparaît comme menant le jeu d’un bout à l’autre. Déterminé à libérer les Hébreux qui sont opprimés, et sans illusion sur les dispositions du cœur de Pharaon, il le pousse dans ses derniers retranchements. Et c’est donc sa détermination salvifique qui provoque l’obstination de ce dernier, au point que, dans un raccourci, on peut dire que c’est le Seigneur qui endurcit le cœur de Pharaon.

La puissance divine apparaît dès lors sous un double aspect : libératrice en faveur des Hébreux, victimes de la violence du Pharaon, et destructrice à l’encontre de ce même Pharaon qui s’endurcit dans son acharnement jusqu’au-boutiste. Même c’est le dessein salvifique de Dieu qui, dans tous les temps, sous-jacent à ces textes, car ce qu’il veut libérer des hommes et des femmes soumis à une servitude inhumaine.

Nous rejoignons ici une des motivations principales des oracles prophétiques qui dénoncent la violence des puissants qui « vendent le juste à prix d'argent et le pauvre pour une paire de sandales (…) qui écrasent la tête des faibles sur la poussière de la terre » (Am 2,6-7) ou « éventrent les femmes enceintes du Galaad afin d'élargir leur territoire» (Am 1,13)[[14]](#footnote-14). Les prophètes n'hésitent pas alors à annoncer le châtiment de Dieu, soumettant ainsi l’illusoire certitude d’un salut fondé sur la seule élection divine au crible de la responsabilité personnelle et sociale des puissants. En contestant l’illusion qui consisterait à compter sur l’élection divine sans se soucier de la fidélité à l’Alliance (Jr 7 ; Is 58,1-10), la perspective du châtiment divin renvoie ainsi chacun à sa responsabilité et à la gravité des actes qu’il pose.

On remarquera d’ailleurs qu’excepté l’épisode d’Elie avec les prophètes de Baal[[15]](#footnote-15), les prophètes n’utilisent jamais la violence contre les personnes, et que si leur parole peut être violente, ce sont eux, le plus souvent, qui subissent les menaces et la violence de leurs opposants (Jr 20).

Dans le Nouveau Testament, c’est ainsi qu’il faut également comprendre les appels de Jésus à la conversion, avec ses violentes diatribes à l’encontre des pharisiens qui « disent et ne font pas », ou qui lient sur le dos de leurs compatriotes « de pesants fardeaux, alors qu’eux-mêmes se refusent à les remuer du doigt[[16]](#footnote-16) » ou, pire encore, qui manipulent la Loi dans le sens de leurs intérêts ou de leurs privilèges[[17]](#footnote-17). Les colères verbales, les gestes[[18]](#footnote-18) et les menaces de Jésus sont alors le reflet de son indignation face au comportement de ceux qui, sous couvert de fidélité à la Loi, portent atteinte à la qualité des relations humaines et pervertissent le visage de Dieu. Mais, jamais Jésus n’exercera aucune violence directe sur les personnes. Sa violence verbale, conséquence du refus de son message ou de certaines interprétations de la Loi[[19]](#footnote-19), s’inscrira même dans un processus d’appel à la conversion et de salut qui le conduira, comme témoin de l’Amour, à affronter la violence des hommes jusqu’au don de sa vie.

***Mon cœur en moi est bouleversé***

A ce stade de notre réflexion, on admettra donc que les représentations bibliques d’un Dieu violent traduisent un aspect important de la Vérité divine[[20]](#footnote-20). Car le Dieu de la Bible est un Dieu fidèle et juste qui ne désire pas la vengeance au sens moderne du mot, mais qui combat le mal et les violences des hommes. Mais elles doivent être confrontées à d’autres images ou d’autres épisodes qui, différemment, reflètent l’extraordinaire tendresse et miséricorde du Dieu biblique, avec son dessein d’amour et de paix[[21]](#footnote-21). Pour illustrer cet aspect essentiel de l’identité divine, de nombreux textes peuvent être mentionnés, à commencer par ces paroles divines que l’on peut lire dans le livre d’Osée :

« Oui, j’ai aimé Israël dès son enfance, et, pour le faire sortir d’Égypte, j’ai appelé mon fils.

Quand je l’ai appelé, il s’est éloigné pour sacrifier aux Baals et brûler des offrandes aux idoles.

C’est moi qui lui apprenais à marcher, en le soutenant de mes bras, et il n’a pas compris que je venais à son secours.

Je le guidais avec humanité, par des liens d’amour ; je le traitais comme un nourrisson qu’on soulève tout contre sa joue ; je me penchais vers lui pour le faire manger. Mais ils ont refusé de revenir à moi : vais-je les livrer au châtiment ?Il ne retournera pas au pays d’Égypte ; Assour deviendra son roi, car ils ont refusé de revenir à moi.

L’épée frappera dans ses villes, elle brisera les verrous de ses portes, elle les dévorera à cause de leurs intrigues.

Mon peuple s’accroche à son infidélité ; on l’appelle vers le haut ; aucun ne s’élève.

Vais-je t’abandonner, Éphraïm, et te livrer, Israël ? Vais-je t’abandonner comme Adma, et te rendre comme Seboïm ? Non ! Mon cœur se retourne contre moi ; en même temps, mes entrailles frémissent.

Je n’agirai pas selon l’ardeur de ma colère, je ne détruirai plus Israël, car moi, je suis Dieu, et non pas homme : au milieu de vous je suis le Dieu saint, et je ne viens pas pour exterminer. » (Os 11,1-9).

A vue humaine, Dieu aurait dû abandonner son peuple et même le châtier pour son infidélité. Mais il est Dieu et non pas homme. En conséquence son amour et sa fidélité vont l’emporter sur la justice[[22]](#footnote-22). Au cœur même de l'Exil, résonnent aussi ces paroles bouleversantes : « Une femme oublie-t-elle son enfant ? Est-elle sans pitié pour le fils de ses entrailles ? Même si les femmes oubliaient, moi, je ne t'oublierai pas » (Is 49,15). Une autre logique que celle de la colère ou du châtiment apparaît ici : c’est celle du pardon divin généreusement accordé[[23]](#footnote-23). Loin d’être un juge impassible qui rétribue le bien avec le bien et le mal avec le mal, le Dieu de la Bible est un Dieu fidèle dont la fidélité est plus grande que toutes les infidélités. Un Dieu qui, sans se compromettre avec la violence, use d’autres voies que celles des hommes pour rendre la justice[[24]](#footnote-24).

Et, lorsque le prophète Isaïe annoncera la venue d’un sauveur, il évoquera un messager divin qui apporte la paix : « Il sera juge entre les nations et l’arbitre de peuples nombreux. De leurs épées, ils forgeront des socs, et de leurs lances, des faucilles. Jamais nation contre nation ne lèvera l’épée ; ils n’apprendront plus la guerre. » (Is 2,1-4)

Dans le Nouveau Testament, Jésus proclamera à l’adresse de ses disciples : « Vous avez entendu qu'il a été dit : ‘Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi’. Eh bien moi je vous dis : ‘Aimez pour vos ennemis, et priez pour vos persécuteurs’[[25]](#footnote-25)*.* » Et lorsqu’il indiquera quel le fondement de cet enseignement nouveau, il évoquera l'agir de Dieu qui fait lever le soleil et tomber la pluie sur tous les hommes, qu'ils soient bons ou méchants, qu'ils accomplissent ou non sa volonté, qu'ils soient justes ou injustes (Mt 5,45).

Auparavant, outre la béatitude concernant les artisans de paix, l’évangéliste Matthieu avait rapporté cet autre enseignement de Jésus : « A qui te frappe sur une joue, présente encore l'autre ; à qui t'enlève ton manteau, ne refuse pas ta tunique. A quiconque te demande, donne, et à qui t'enlève ton bien, ne le réclame pas» (Mt 5,38-42).Une attitude qui combat la violence qui ravage le monde, en même temps qu’elle incarne la venue du Règne de Dieu, comme révélation d’un Amour infini et d’une Paix totale qui conduira Jésus à affronter la violence des hommes jusqu’au don de sa vie hommes.

**Père, pardonne-leur**

Sur le bois de la croix, une prière, que Luc est le seul à mentionner, incarnera alors la victoire finale de l’Amour sur la violence des hommes : c’est celle que Jésus adresse à son Père en faveur de ses bourreaux : « Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu’ils font » (Lc 23,33). Jésus, à travers ce pardon demandé, révèlera une fois encore le vrai visage de Dieu : c’est un Dieu qui n’éprouve pas de haine pour les hommes, mais qui, devant leur refus d’accueillir son Fils, maintient sa bienveillance à leur égard sous la forme suprême du pardon. Au lieu du mal pour le mal, qui est de règle chez les hommes, surgit donc sur la croix un Bien pour un Mal.

Signe de sa victoire, par effacement et don total de soi, la prière de Jésus pour ses bourreaux indique le monde nouveau qui est sur le point de naître. Et l’on découvre, à travers elle, que le Fils de Dieu que l’on est en train de crucifier est plus fort que toute la violence des hommes. Mieux, en s’offrant, dans un ultime acte d’amour, à la violence de ceux qui le crucifient, il sauve l’humanité du cercle infernal de la violence. Sa mort sur la croix, vécu dans l’attitude la plus contraire qui soit au péché, est en effet victorieuse de toutes les formes du mal, plus particulièrement du péché qui est refus de Dieu, soif de toute-puissance et mépris de l'autre, avec les violences qui en découlent.

**Lire et prier en Église**

On l’aura compris, c’est bien à la lumière du Christ, de ce qu’il a vécu et enseigné, que la Bible doit être lue et interprétée. Car, si au cœur de la Révélation biblique, figurent la bienveillance et la prévenance d’un Dieu qui accompagne l’humanité jusque dans ses violences avec le risque que l’on se méprenne sur lui, lorsque son Fils, victime de la violence des hommes, s’abandonnera entre ses mains, apparaîtra l’image véritable de ce Dieu : c’est un Dieu d’alliance[[26]](#footnote-26) qui refuse de faire violence aux violents et de leur rendre mal pour mal, car ce qu’il veut, c’est les sauver par son Amour.

Apparaît ici la bouleversante révélation du Dieu biblique dont on découvre que, depuis toujours, il endosse la violence humaine, se prêtant même parfois aux représentations que l’on se fait de lui : un Dieu violent, guerrier, exterminateur. Car si les hommes, en raison de leur violence, ont vu en lui un Dieu violent, il a accepté qu’ils puissent mal parler de lui, jusqu’à ce qu’en son Fils ils découvrent son vrai visage. « L’homme à travers les verres qui sont ceux de ses propres lunettes, voit un Dieu violent. Cela ne veut pas dire qu’il ne voit pas Dieu. Dieu, en effet, ne se refuse pas à ce regard déformé. Dieu accepte de traverser cette vision. Mais c’est pour transformer ce qui est déformé. Pour transformer cette violence, la convertir (…) Dans la vie ou dans la Bible, nous appelons souvent violence ce qui n’est que la révélation de notre propre violence[[27]](#footnote-27).»

On comprend alors comment la Parole de Dieu, reçue, interprétée et vécue en Église, peut éclairer les questions d’aujourd’hui, y compris, comme nous venons de le voir, en ce qui concerne la violence dont on découvre, dans la Bible, qu’elle découle de la soif de toute puissance des hommes ou de leur mépris de la justice. A la lumière du Dieu de la Bible, pleinement révélée en son Fils, on comprend aussi qu’il ne peut y avoir aujourd’hui de situations de violence subies, de paroles haineuses et d’appels à la vengeance qui ne soient accueillis par le Fils Crucifié et Ressuscité, pour être transformées en celui qui a vaincu la haine ?

C’est le cas aussi des appels à la vengeance et à la violence qui sont au cœur de certains Psaumes, que l’on désigne comme des psaumes d’imprécation[[28]](#footnote-28), notamment le Psaume 108

Dieu de ma louange, sors de ton silence !

La bouche de l'impie, la bouche du fourbe, s'ouvrent contre moi :

ils parlent de moi pour dire des mensonges ;

ils me cernent de propos haineux, ils m'attaquent sans raison.

Pour prix de mon amitié, ils m'accusent, moi qui ne suis que prière.

Ils me rendent le mal pour le bien, ils paient mon amitié de leur haine.

Chargeons un impie de l'attaquer : qu'un accusateur se tienne à sa droite.

A son procès, qu'on le déclare impie, que sa prière soit comptée comme une faute.

Que les jours de sa vie soient écourtés, qu'un autre prenne sa charge.

Que ses fils deviennent orphelins, que sa femme soit veuve.

Qu'ils soient errants, vagabonds, ses fils, qu'ils mendient, expulsés de leurs ruines.

Qu'un usurier saisisse tout son bien, que d'autres s'emparent du fruit de son travail.

Que nul ne lui reste fidèle, que nul n'ait pitié de ses orphelins.

Que soit retranchée sa descendance, que son nom s'efface avec ses enfants.

Qu'on rappelle au Seigneur les fautes de ses pères, que les péchés de sa mère ne soient pas effacés.

Que le Seigneur garde cela devant ses yeux, et retranche de la terre leur mémoire ! » (Ps 108,1-15)

En raison de la violence ou de la haine qui les habitent, on a souvent du mal à concilier ces Psaumes avec l'esprit de l'Évangile. Parfois, on refuse même de prier avec eux, ou on omet certains versets[[29]](#footnote-29). C’est oublier que, jaillis d’un excès de souffrance, ces cris, en Christ, sont une invitation à communier à la souffrance de ceux qui les profèrent, et qu’ils peuvent aussi nous renvoyer à nos violences rentrées ou à nos lâchetés. Lorsque de tels cris auront cessé sur les lèvres des hommes, il sera temps alors de ne plus prier avec ces Psaumes qui sont malheureusement d’une grande actualité. Pour l’heure, pour les chrétiens appelés à offrir le pardon à leurs ennemis, ils sont l’occasion de partager la souffrance d’hommes et de femmes qui appellent la vengeance sur leurs persécuteurs, et de prier pour eux.

C’est cette actualité de la Parole de Dieu et sa capacité à éclairer les questions d’aujourd’hui que le Pape Benoit XVI reconnaît lorsqu’il écrit :

« Il est donc important, d’un point de vue pastoral, de présenter la Parole de Dieu dans sa capacité à répondre aux problèmes que l’homme doit affronter dans la vie quotidienne. Jésus se présente précisément à nous comme celui qui est venu pour que nous puissions avoir la vie en abondance (cf. Jn 10,10). C’est pourquoi, nous devons déployer tous nos efforts pour que la Parole de Dieu apparaisse à chacun comme **une ouverture à ses problèmes**, une **réponse à ses questions**, **un élargissement de ses valeurs** et en même temps comme **une satisfaction apportée à ses aspirations**.[[30]](#footnote-30)»

Il n’en est pas moins vrai que, pour les Pères de l’Église, ne peut comprendre l’Écriture inspirée par l’Esprit que celui qui se met sous son inspiration, par une réelle attitude d’ouverture du cœur et de l’esprit dans la prière. « « Ne te contente pas de frapper et de chercher, car il est absolument nécessaire de prier pour comprendre les choses divines », écrit Origène. Et Jean Cassien, un moine du Vème siècle, fondateur de l’abbaye Saint Victor, à Marseille, note : « La plupart se précipitent à interpréter les Écritures, sans aucunement s’appliquer à purifier leur cœur, ils sentent des choses diverses, contraires à la foi et contradictoires entre elles, et ils ne peuvent comprendre la lumière de la vérité ». Plus récemment, Paul Beauchamp écrivait :

« Désirer bien lire l’Écriture, c’est désirer quelque chose de divin. C’est pourquoi il faut prier pour bien lire l’Écriture. Ce qui est divin s’obtient par la prière, parce que, si nous pouvions l’obtenir par nous-mêmes, il n’y aurait aucune raison de l’appeler divin, il faudrait l’appeler seulement humain. Mais ce qui est divin a encore une autre propriété ce qui est divin est libre[[31]](#footnote-31). »

 Pierre Debergé

1. Quarante-six livres pour l’Ancien Testament et vingt-sept pour le Nouveau Testament. [↑](#footnote-ref-1)
2. A l’origine du mot « Bible », il y a un pluriel en grec : *ta biblia* - les livres -, transformée lors de la traduction latine en un mot féminin singulier : la Bible. C’est dans cette tension entre le singulier - la Bible - et le pluriel - les livres -, que réside l’originalité de cette œuvre littéraire. Car si la Bible est constituée d’une multiplicité de livres, rédigés à des époques différentes, ces livres forment un seul livre sous-tendu par le dessein salvifique de Dieu accompli en Jésus-Christ. [↑](#footnote-ref-2)
3. Ex 12,29-34 [↑](#footnote-ref-3)
4. Dt 20,16-17 [↑](#footnote-ref-4)
5. Lc 19,27 [↑](#footnote-ref-5)
6. Mt 10,34 ; Lc 12,51 [↑](#footnote-ref-6)
7. Ex 12,29-34 [↑](#footnote-ref-7)
8. Dt 20,16-17 [↑](#footnote-ref-8)
9. Mt 10,34 ; Lc 12,51 [↑](#footnote-ref-9)
10. Voir Is 30,18-19s [↑](#footnote-ref-10)
11. Jos 11,16-20.23 ; 12,1-27 ; 21,43-45 [↑](#footnote-ref-11)
12. Jos 13,1-13 ; 14,12 ; 16,10 ; 19,47 [↑](#footnote-ref-12)
13. Jos 6,17-21 [↑](#footnote-ref-13)
14. Am 1,13, 2,6-7; Voir Am 4,1; 5,11-12; 8,4-6 ; Os 4,1b-2 ; 6,8-9 ; 12,2 ; Mi 3,1-3.9-10 [↑](#footnote-ref-14)
15. 1 R 18,20-40. Cet épisode doit être relu à la lumière de la rencontre d’Elie avec le Seigneur sur le mont Horeb (19,9-18). Car ce qui est en jeu dans ce récit, c’est à la fois la vocation du prophète et l’identité du Dieu qu’il prétend défendre. Or, en lançant un défi aux prophètes de Baal, qu’il égorgera ensuite, Elie, qui n’avait reçu aucun ordre divin en ce sens, s’est laissé gagner par la logique de Baal, logique de violence et de mort. En conséquence, convoqué sur la montagne, il va se voir révéler la nature particulière du Dieu de l’alliance qui ne se donne à voir ni dans l’ouragan, ni dans le feu, ni dans le fracas d’un tremblement de terre, mais dans « une voix de fin silence » (19,12). Une formule énigmatique qui évoque le bruissement du silence qui invite à la rencontre avec Dieu. [↑](#footnote-ref-15)
16. Mt 23,4 [↑](#footnote-ref-16)
17. Mt 19,1-9 ; Mc 7,8-13 [↑](#footnote-ref-17)
18. Mt 21,12-13,17 ; Voir aussi Mc 11,15-19 ; Lc 19,45-48 et Jn 2,14-16 [↑](#footnote-ref-18)
19. Mc 12,38-40 ; Mt 11,20-24 ; 23,1-36 [↑](#footnote-ref-19)
20. En réalité, le mot « violence » ne convient guère au Dieu de la Bible, car il n’y a pas en lui de puissance mortifère, mais que ce qui l’anime, c’est d’abord une puissance créatrice et salvifique. [↑](#footnote-ref-20)
21. Ps 46,10 ; 85,9 ; Is 2,2-4 ; Za 9,9-10 [↑](#footnote-ref-21)
22. C’est surtout le prophète Osée qui nous montre la dimension de l’*agapè* dans l’amour de Dieu pour l’homme, qui dépasse de beaucoup l’aspect de la gratuité. Israël a commis « l’adultère », il a rompu l’Alliance ; Dieu devrait le juger et le répudier. C’est précisément là que se révèle cependant que Dieu est Dieu et non pas homme : « Comment t’abandonnerais-je, Éphraïm, te livrerais-je, Israël ? ... Mon cœur se retourne contre moi, et le regret me consume. Je n’agirai pas selon l’ardeur de ma colère, je ne détruirai plus Israël, car je suis Dieu, et non pas homme : au milieu de vous je suis le Dieu saint » (*Os* 11, 8-9). L’amour passionné de Dieu pour son peuple – pour l’homme – est en même temps un amour qui pardonne. Il est si grand qu’il retourne Dieu contre lui-même, son amour contre sa justice. Le chrétien voit déjà poindre là, de manière voilée, le mystère de la Croix : Dieu aime tellement l’homme que, en se faisant homme lui-même, il le suit jusqu’à la mort et il réconcilie de cette manière justice et amour. » Benoit XVI, *Dieu est amour* §10 [↑](#footnote-ref-22)
23. Ps 25,11 ; Ps 79,9 ; Ps 103,8-10 [↑](#footnote-ref-23)
24. Parce qu’il est le gardien et le protecteur de toute vie, même de celle du criminel le plus méprisable, il refuse le mécanisme des règlements de compte assassins qui ne font qu’alimenter la spirale de la violence. A la parole désespérée de Caïn qui ressent le destin dont il est responsable comme un poids trop lourd à porter, il répond, nous l’avons vu, qu'il condamne toute vengeance humaine à son encontre : « Si l'on tue Caïn, Caïn sera vengé sept fois»(Gn 4,13-15). Un signe vient même protéger Caïn : il visualise la menace divine qui vient d’être proférée, en même temps qu’il rappelle le caractère abominable du meurtre d’Abel. Mais c’est un fait, Dieu ne veut pas la mort, pas même celle de ce premier assassin de l’histoire. [↑](#footnote-ref-24)
25. Mt 5,43-44 ; 6,27 [↑](#footnote-ref-25)
26. Voir Gn 18,9-17 ; Ex 19,1-20 ; Jr 31,31-34 ; Mt 26,27-28 [↑](#footnote-ref-26)
27. Paul BEAUCHAMP, La violence dans la Bible, *Cahier Evangile* 76, p.12. [↑](#footnote-ref-27)
28. Ps 58, 83 et 109 [↑](#footnote-ref-28)
29. Ps 5,11 ; 21,9-13 ; 28,4-5 ; 31,18-19 ; 35,4-8 etc. [↑](#footnote-ref-29)
30. *La Parole de Dieu dans la vie et dans la mission de l’Eglise* (n°24) Documentation Catholique, 16 janvier 2011, n°2460, p.65 [↑](#footnote-ref-30)
31. P. Beauchamp, *Parler d’Écritures Saintes*, p. 38. [↑](#footnote-ref-31)